

n'est pas fini, et elle est encore un peu souffrante. Dès qu'elle ira mieux, j'aurai l'honneur de vous la présenter.

OLIVIER, à Raymond. — Dites-donc ?

RAYMOND. — Quoi ?

MARCELLE. — Monsieur de Nanjac ?

OLIVIER, à Raymond. — Tout à l'heure, je vous dirai ce que j'ai à vous dire.

RAYMOND. — Mademoiselle.

MARCELLE, à Olivier. — Monsieur Olivier, prêtez-moi monsieur de Nanjac un instant. Je vais vous le rendre. (*A Raymond.*) J'ai à causer avec vous ; mais auparavant, ôtez-moi l'épingle de mon chapeau.

HIPPOLYTE, à Olivier. — Cette jeune dame paraît avoir beaucoup d'esprit.

OLIVIER. — C'est une jeune fille.

HIPPOLYTE. — On ne le dirait pas. Elle parle de tout comme une femme.

OLIVIER. — Tu peux même dire comme un homme.

MARCELLE. — Dites-donc, monsieur de Nanjac, vous savez qu'il y a une conspiration contre vous ?

RAYMOND. — Vraiment, mademoiselle ?

MARCELLE. — Oui, on veut que vous m'épousiez.

RAYMOND. — Mais...

MARCELLE. — Oh ! ne faites pas le galant. Vous ne voulez pas plus être mon mari que je ne dois être votre femme. Vous aimez une personne qui vaut bien mieux que moi. Je l'ai deviné ; je n'en parlerai pas. Maintenant que vous n'avez plus rien à craindre, venez avec moi, ma tante croira que vous me faites la cour ; cela lui fera plaisir. Il faut faire quelque chose pour ses parents ; mais je suis une bonne personne, et j'ai pris le parti de prévenir les malheureux qui ne savent pas ce qu'on leur ménage. Sur ce, prenez garde d'abîmer mon chapeau ; je n'ai que celui-là, et je crois qu'il n'est pas payé.

(*Elle sort avec Raymond.*)

LA VICOMTESSE, à Suzanne. — Que vous avais-je dit ? Tout va bien.

HIPPOLYTE. — Ce monsieur de Nanjac a l'air d'un homme de cœur.

OLIVIER. — C'est un homme charmant, que j'essayerai de sauver, lui aussi, au risque de m'en repentir plus tard.

LE DOMESTIQUE, annonçant. — Madame de Santis.

OLIVIER. — Voilà ton affaire, à toi.

SCENE VI.

VALENTINE, LA VICOMTESSE, MARCELLE, OLIVIER, HIPPOLYTE.

LA VICOMTESSE. — Vous arrivez encore la dernière.

VALENTINE. — Monsieur de Latour ne voulait pas me laisser partir ; j'ai eu toute les peines du

monde à m'échapper ; il ne sait pas que je suis ici. Monsieur Richond est-il là ?

LA VICOMTESSE. — Il cause là-bas avec Olivier.

VALENTINE. — Ah ! j'ai le cœur qui me bat.

SUZANNE. — Du courage !

OLIVIER, s'approchant de Valentine. — Comment vous portez-vous ?

VALENTINE. — Très-bien, merci.

OLIVIER. — Vous voilà mise aujourd'hui comme une petite bourgeoise. Cela vous va très-bien. Je vais vous présenter mon ami Richond. Puisque vous l'avez fait inviter, c'est pour le connaître, sans doute ?

VALENTINE. — Présentez-le-moi.

OLIVIER, présentant Hippolyte. — Monsieur Hippolyte Richond, madame de Santis.

HIPPOLYTE. — Madame.

VALENTINE, saluant. — Il y a bien longtemps, monsieur, que je désirais me rencontrer avec vous.

HIPPOLYTE. — Vous êtes bien bonne, madame. J'ai peu habité la France depuis dix ans.

VALENTINE, après s'être assurée qu'on ne peut l'entendre. — Voyons, Hippolyte, que comptez-vous faire de moi ?

HIPPOLYTE. — De vous, madame ?

VALENTINE. — Oui !

HIPPOLYTE. — Mais je compte faire de vous ce que j'en ai fait jusqu'à présent.

VALENTINE. — Cependant ma position n'est plus tolérable.

HIPPOLYTE. — Pourquoi ?

VALENTINE. — Vous le demandez ! Il y a dix ans que nous ne nous sommes parlé, pourtant je suis votre femme.

HIPPOLYTE. — Légalement, oui.

VALENTINE. — Vous m'avez aimée.

HIPPOLYTE. — Beaucoup. J'ai failli en mourir ; heureusement je n'en suis pas mort.

VALENTINE. — Et maintenant ?

HIPPOLYTE. — Maintenant, je ne me souviens pas plus de vous et vous m'êtes aussi indifférente que si vous n'existiez pas.

VALENTINE. — Mais vous êtes venu ici sachant m'y voir. Si je vous avais été si indifférente, vous n'y seriez pas venu.

HIPPOLYTE. — Vous vous trompez, je suis venu justement parce que je n'avais rien à craindre de cette rencontre.

VALENTINE. — Alors, vous ne me pardonnez jamais ?

HIPPOLYTE. — Jamais !

VALENTINE. — Et vous ne me rouvrirez jamais votre maison ?

HIPPOLYTE. — Je le voudrais que je ne le pourrais plus.

VALENTINE. — Ce que l'on m'a dit est donc vrai ?

HIPPOLYTE. — Et que vous a-t-on dit ?

VALENTINE. — Que votre maison était occupée ?

HIPPOLYTE. — Par des gens que j'aime, c'est vrai.

VALENTINE. — Mais que je puis chasser de chez vous.

HIPPOLYTE. — Vous savez bien que le seul de nous deux qui ait le droit de menacer c'est moi ; ne l'oubliez plus. Après trois ans de chagrin, de solitude, de désespoir, pendant lesquels, si votre cœur avait trouvé un mot, une larme de repentir, je vous eusse pardonné, car je vous aimais toujours, après trois ans d'une vie misérable, j'ai acquis le droit de vivre comme bon me semble. C'est dans une famille de hasard, c'est dans un ménage d'emprunt, que j'ai trouvé le bonheur que vous n'avez pas cru me devoir. Voilà cependant à quelle position étrange la faute de sa femme peut amener un honnête homme. Je sais tout ce que vous avez fait depuis notre séparation. C'est aujourd'hui seulement que l'idée vous vient de vous rapprocher de moi ; vous avez gaspillé votre fortune dans les dépenses d'une vie oisive et décousue. A bout de ressources, vous vous dites : Voyons, maintenant, si mon mari voudra me reprendre. Depuis que vous êtes là, pas un mot venant du cœur n'est sorti de votre bouche. Non, madame, non, tout est bien fini entre nous, vous êtes morte pour moi.

VALENTINE. — Ainsi, peu vous importe ce que je deviendrai ?

HIPPOLYTE. — Faites ce que bon vous semblera ; je ne vous aime plus, vous ne pouvez pas me rendre malheureux ; je suis un honnête homme, vous ne pouvez pas me rendre ridicule.

VALENTINE. — C'est tout ce que je voulais savoir, c'est vous qui serez cause de tout ce qui arrivera.

HIPPOLYTE. — Adieu alors, car bien certainement nous ne nous reverrons jamais.

SCENE VII.

LES MÊMES, MARCELLE, LA VICOMTESSE.

MARCELLE, rentrant, à Hippolyte. — Est-ce que vous vous en allez, monsieur ?

HIPPOLYTE. — Oui, mademoiselle. (*A Valentine.*) Madame !

VALENTINE. — Monsieur.

LA VICOMTESSE. — Vous nous quittez déjà, monsieur Richond ? Ce n'est pas aimable.

HIPPOLYTE. — J'ai promis d'être de retour de bonne heure.

LA VICOMTESSE. — Pourquoi n'avez-vous pas amené madame Richond ?

HIPPOLYTE. — Madame de Santis n'avait engagé que moi.

LA VICOMTESSE. — Je reçois tous les mercredis, monsieur ; quand vous et madame Richond voudrez bien me faire l'honneur de venir prendre une tasse de thé avec nous, je serai heureuse de vous recevoir.

HIPPOLYTE, à Olivier. — Je te verrai demain, j'ai à causer avec toi.

(*Il salue et sort.*)

SCENE VIII.

LES MÊMES, moins HIPPOLYTE.

MARCELLE. — Ces hommes mariés, on ne peut jamais compter sur eux.

RAYMOND, à Olivier. — Vous vouliez me dire quelque chose tout à l'heure ?

OLIVIER. — Oui... dites donc, mon cher Raymond, vous ne m'avez plus reparlé de madame d'Ange... Ce grand amour, qu'est-il devenu ?...

RAYMOND. — J'y ai renoncé.

OLIVIER. — Déjà ?

RAYMOND. — Oui, je perdais mon temps.

OLIVIER. — Et vous en avez pris votre parti tout de suite ?

RAYMOND. — Que faire ?

OLIVIER. — C'est juste... Savez-vous que vous devenez tout à fait Parisien?... Vous êtes plus raisonnable que je ne croyais... Je vous en félicite, et cela m'encourage à vous donner un avis.

RAYMOND. — Lequel ?

OLIVIER. — Vous avez promis à la vicomtesse de lui amener votre sœur ?

RAYMOND. — Oui.

OLIVIER. — Eh bien ! ne l'amenez pas.

RAYMOND. — Pourquoi donc ?... La maison de la vicomtesse n'est-elle pas une maison convenable ?

OLIVIER. — Je ne dis pas cela, et la meilleure maison n'a pas meilleure physionomie... Mais en grattant un peu cette surface, vous allez voir ce qu'il y a dessous... Ecoutez ! (*Haut.*) Est-ce que nous ne verrons pas monsieur Latour ?

LA VICOMTESSE. — Il m'a écrit pour s'excuser... Une affaire imprévue...

MARCELLE. — Si celui qui a inventé ces deux mots : Affaire imprévue, avait pris un brevet d'invention, il aurait gagné bien de l'argent.

OLIVIER. — Monsieur Latour ne ment peut-être pas, une fois par hasard il pourrait bien dire la vérité.

MARCELLE. — Qu'est-ce qu'il vous a fait ?... Vous dites toujours du mal de lui et il ne dit que du bien de vous.

OLIVIER. — Il ne fait que son devoir.

VALENTINE. — C'est un homme charmant, très-convenable, très-élégant, très-bien élevé ; ce n'est pas là un reproche qu'on puisse adresser à tout le monde.

OLIVIER. — Très-bien ! Il a tout pour lui, alors ; car il dépense très-grandement sa fortune...

VALENTINE. — C'est encore vrai.

OLIVIER. — Il est vrai que pour ce qu'elle lui

coûte... il joue toutes les nuits et il gagne toujours.

LA VICOMTESSE. — Vous allez peut-être dire qu'il triche.

OLIVIER. — Non, je dis seulement qu'il a du bonheur au jeu, et on n'a pas du bonheur comme on a du ventre, sans le faire exprès.

RAYMOND. — Mon cher Olivier, n'oubliez pas que j'étais le témoin de monsieur de Latour.

OLIVIER. — Que vous aviez connu à Bade, à la table d'hôte des bains. Vous êtes un honnête homme, mon cher Raymond, et vous croyez que tout le monde est comme vous, c'est dangereux. Mais moi, je n'aurais jamais consenti au duel que monsieur de Latour avait l'air de chercher.

SUZANNE. — Allez-vous dire qu'il n'est pas brave? Il a eu son premier duel à dix-huit ans et il a tué son adversaire.

LA VICOMTESSE. — C'est bien entrer dans la vie.

OLIVIER. — Dans la vie des autres. Je n'attaque pas le courage de monsieur de Latour, je dis seulement qu'un homme d'honneur comme monsieur de Maucroix ne doit pas plus se battre avec monsieur de Latour qu'un homme d'honneur comme monsieur de Nanjac ne doit lui servir de témoin.

SUZANNE. — Voyons, mon cher Olivier, monsieur de Latour vaut monsieur de Maucroix.

OLIVIER. — Non; car monsieur de Latour, qui se fait appeler comte, est fils d'un petit usurier du Marais qui lui a laissé une cinquantaine de mille francs, avec lesquels monsieur son fils se fait, grâce au jeu, un revenu de quarante mille francs par an.

VALENTINE. — Allons donc... il est d'une très-bonne famille.

OLIVIER. — De laquelle, donc?

VALENTINE. — Il descend des Latour d'Auvergne.

OLIVIER. — Il descend des Latour prends garde, tout au plus.

MARCELLE. — Allons, le mot n'est pas mal.

OLIVIER. — Je m'étonne que les femmes qui se disent des femmes du monde...

LA VICOMTESSE. — Qui en sont, mon cher.

OLIVIER. — Qui en sont, si vous voulez, reçoivent aussi facilement un homme que personne ne reçoit, et qui finira par faire partir de chez elles tous les hommes comme il faut. Je suis sûr que si monsieur de Bryade, monsieur de Bonchamp, tous ces messieurs, comme les appelle madame de Santis, ne sont pas venus aujourd'hui chez la vicomtesse, c'est qu'ils craignent d'y rencontrer monsieur de Latour.

LA VICOMTESSE. — En voilà assez sur ce sujet.

OLIVIER. — Madame de Santis! madame de Santis!

VALENTINE. — Eh bien?

OLIVIER. — Votre appartement de la rue de la Paix est-il terminé?

VALENTINE. — Que vous importe? Je ne crois pas que vous y veniez souvent.

OLIVIER. — Merci... Et votre mari?

VALENTINE. — Mon mari?

OLIVIER. — Il est terminé, lui, je le sais bien... Mais mon ami Richond vient de vous donner de ses nouvelles. Mordra-t-il à la réconciliation et payera-t-il le satin de Chine bleu et la brocattelle jaune?

VALENTINE. — Mon mari? il va entendre parler de moi.

OLIVIER. — Cela va lui faire bien plaisir.

VALENTINE. — Je vais lui faire un procès, à mon mari.

OLIVIER. — C'est une idée, ça. Reste à savoir si elle est bonne. Et pourquoi ce procès?

VALENTINE. — Vous le verrez. J'en sais de belles sur mon mari, et mon avocat l'arrangera bien. Je suis sa femme, après tout.

OLIVIER. — A votre avocat?

VALENTINE. — Mon cher, vous avez de l'esprit une fois par semaine. C'était hier votre jour; taisez-vous.

OLIVIER. — Savez-vous que ce n'est pas mal du tout ce que vous venez de dire là?

MARCELLE. — Laissez dire, ma chère Valentine. Vous êtes dans votre droit, vous gagnerez votre procès; c'est moi qui vous le dis. Vous ne parlez plus, monsieur Olivier.

OLIVIER. — Non, mademoiselle, du moment que vous parlez. Je ne parle que des choses que je connais, moi, et comme je ne me connais ni en dinettes, ni en poupées, je ne cause pas avec les petites filles.

MARCELLE. — C'est pour moi que vous dites cela?

OLIVIER. — Oui, mademoiselle.

MARCELLE. — Je parle des choses dont vous parlez. Quand les grandes personnes parlent de certaines choses devant les petites filles, les petites filles ont le droit de se mêler à la conversation. D'ailleurs je ne suis plus une petite fille.

OLIVIER. — Qu'êtes-vous donc, mademoiselle?

MARCELLE. — Je suis une femme.

OLIVIER. — On me l'avait dit, mademoiselle; mais, par respect pour vous, je ne voulais pas le croire.

MARCELLE. — Monsieur!...

VALENTINE. — Cela m'aurait étonné que vous n'eussiez pas fini par une impertinence.

LA VICOMTESSE, emmenant Marcelle. — Vous allez trop loin, monsieur de Jalin, cette enfant ne vous a rien fait. Si, une autre fois, vous avez besoin de dire des choses désagréables à quelqu'un, quand vous serez chez moi, c'est à moi, mais à moi seule, qu'il faudra les dire. Viens, Marcelle. Nous accompagnons, monsieur de Nanjac?

RAYMOND. — Je suis à vous tout de suite.

(Elles sortent.)

SCENE IX.

RAYMOND, OLIVIER.

OLIVIER. — Vous avez entendu, mon cher Raymond; amenez-vous votre sœur chez madame de Vernières?

RAYMOND. — Ainsi, tout ce que vous avez dit est vrai?

OLIVIER. — Tout ce qu'il y a de plus vrai.

RAYMOND. — Ce monsieur de Latour?

OLIVIER. — Est un chevalier d'industrie.

RAYMOND. — Cette madame de Santis?

OLIVIER. — Est une créature sans cœur et sans esprit, qui déshonorerait le nom de son mari si son mari ne lui avait défendu de porter son nom.

RAYMOND. — Et mademoiselle de Sancenaux? OLIVIER. — Est une fille à marier, qui est le produit naïf du monde dans lequel nous sommes.

RAYMOND. — Mais dans quel monde sommes-nous donc? Car, en vérité, je n'y comprends rien.

OLIVIER. — Ah! mon cher, il faut avoir vécu comme moi depuis longtemps dans l'intimité de tous les mondes parisiens pour comprendre les nuances de celui-ci, et, encore, ce n'est pas facile à expliquer. Aimez-vous les pêches?

RAYMOND. — Les pêches, oui!

OLIVIER. — Eh bien! entrez un jour chez un marchand de comestibles, chez Chevet ou chez Potel, et demandez-lui ses meilleures pêches. Il vous montrera une corbeille contenant des fruits magnifiques posés à quelque distance les uns des autres et séparés par des feuilles, afin qu'ils ne puissent se toucher ni se corrompre par le contact; demandez-lui le prix, il vous répondra: vingt sous la pièce, je suppose; regardez autour de vous, vous verrez bien certainement dans le voisinage de ce panier un autre panier rempli de pêches toutes pareilles en apparence aux premières, seulement plus serrées les unes contre les autres et ne se laissant pas voir sur tous leurs côtés, et que le marchand ne vous aura pas offertes... Dites-lui: Combien celles-ci? Il vous répondra: Quinze sous. Vous lui demanderez tout naturellement pourquoi ces pêches, aussi grosses, aussi belles, aussi mûres, aussi appétissantes, coûtent moins cher que les autres? Alors il en prendra une au hasard, le plus délicatement possible, entre ses deux doigts, il la retournera, et vous montrera un tout petit point noir qui sera la cause de son prix inférieur. Eh bien! mon cher, vous êtes ici dans le panier de pêches à quinze sous. Les femmes qui vous entourent ont toutes une faute dans leur passé, une tache sur leur nom; elles se pressent les unes contre les autres pour qu'on le voie le moins possible; et avec la même origine, le même extérieur et les mêmes préjugés que les femmes de la société, elles se trouvent ne plus en être, et composent ce que nous appelons le demi-monde, qui n'est ni l'aristocratie ni la bour-

geoisie, mais qui vogue comme une île flottante sur l'océan parisien, et qui appelle, qui recueille, qui admet tout ce qui émigre, tout ce qui se sauve de l'un de ces deux continents, sans compter les naufragés de rencontre, et qui viennent on ne sait d'où.

RAYMOND. — Où vit particulièrement ce monde?

OLIVIER. — Partout, indistinctement; mais un Parisien le reconnaîtra bien vite.

RAYMOND. — A quoi le reconnaîtra-t-il?

OLIVIER. — A l'absence des maris. Il est plein de femmes mariées dont on ne voit jamais les maris.

RAYMOND. — Mais d'où vient ce monde étrange?

OLIVIER. — Il est de création moderne. Autrefois l'adultère comme nous le comprenons n'existait pas. Les maris étaient beaucoup plus faciles, et il y avait, pour définir la chose que représente aujourd'hui le mot adultère, un autre mot beaucoup plus trivial, dont Molière s'est servi souvent et qui ridiculisait plus le mari qu'il ne condamnait la femme; mais depuis que les maris armés du code ont eu le droit d'écarter du sein de la famille la femme qui oubliait les engagements pris, une transformation s'est opérée dans les mœurs conjugales qui a dû créer un monde nouveau; car toutes ces femmes compromises, séparées, répudiées, que devenaient-elles?... La première qui s'est trouvée dans ce cas-là a été cacher sa honte et pleurer sa faute dans la retraite la plus sombre qu'elle a pu trouver; mais la seconde s'est mise à la recherche de la première, et, quand elles ont été deux, elles ont appelé un malheur ce qui était une faute, une erreur ce qui était un crime, et elles ont commencé à s'excuser et à se consoler l'une l'autre; quand elles ont été trois, elles se sont invitées à dîner; quand elles ont été quatre, elles ont fait une contredanse. Alors autour de ces femmes sont venues se grouper les jeunes filles qui ont débuté dans la vie par une faute, — les fausses veuves, les fausses femmes mariées qui portent le nom de l'homme avec qui elles vivent; quelques-uns de ces vrais ménages qui ont fait leur surnumérariat dans une liaison de plusieurs années; enfin toutes les fausses positions de femmes qui veulent faire croire qu'elles ont été quelque chose, et ne veulent pas paraître ce qu'elles sont. A l'heure qu'il est, ce monde irrégulier fonctionne régulièrement, et cette société bâtarde est charmante pour les jeunes gens. L'amour y est plus facile qu'en haut et moins cher qu'en bas. Mais les jeunes gens retournent de temps en temps vers les courtisanes, qui apprennent bien vite de leur indiscrétion ou de leur rancune les histoires de ces dames, qui les enjolivent, les racontent, et crient alors en plein souper, en citant des noms jadis honorables, cette phrase devenue traditionnelle pour les imbéciles: « Vous voyez bien que les femmes du monde ne valent pas mieux que nous! »

RAYMOND. — Mais ce monde, où va-t-il ?
 OLIVIER. — On n'en sait rien. Seulement, sous cette surface chatoyante, dorée par la jeunesse, la beauté, la fortune, sous ce monde de dentelles, de rires, de fêtes, d'amour, rampent des drames sinistres et se préparent de sombres expiations, des scandales, des hommes d'affaires, des ruines, des familles déshonorées, des procès, des enfants séparés de leurs mères, et qui sont forcés de les oublier de bonne heure pour ne pas les maudire plus tard. Puis, la jeunesse s'en va, les courtisans s'éloignent; alors arrivent du fond du passé, pour s'emparer de l'avenir, les regrets, les remords, l'abandon, la solitude. Parmi ces femmes, les unes s'attachent à un homme qui a eu la sottise de les prendre au sérieux, et elles brisent sa vie comme elles ont brisé la leur; d'autres disparaissent sans qu'on veuille savoir ce qu'elles sont devenues. Celles-ci se cramponnent à ce monde comme madame de Vernières, et y meurent entre le désir de remonter et la crainte de descendre. Celles-là, soit qu'elles se repentent sincèrement, soient qu'elles aient peur du désert qui se fait autour d'elles, implorent, au nom des intérêts de famille, au nom de leurs enfants, le pardon de leur mari. Des amis communs interviennent; on fait valoir quelques bonnes raisons. La femme est vieille, elle ne fera plus parler d'elle; on replâtre tant bien que mal ce mariage en ruine, on rebadigeonne la façade, on va vivre un an ou deux dans une terre; puis on revient, le monde ferme les yeux et laisse rentrer de temps en temps, par une petite porte, celles qui étaient sorties publiquement par la grande.

RAYMOND. — Comment! tout cela est vrai? Si la baronne vous entendait, elle serait enchantée.

OLIVIER. — Pourquoi?

RAYMOND. — Parce qu'elle m'a déjà dit la même chose.

OLIVIER. — Elle?

RAYMOND. — Avec moins d'esprit, je l'avoue.

OLIVIER. — Ah! (*A part.*) C'est pourtant assez spirituel ce qu'elle a fait là. (*Haut.*) Mais si la baronne connaît si bien ce monde, pourquoi y vient-elle?

RAYMOND. — C'est ce que je lui ai demandé; elle m'a répondu que des amitiés contractées autrefois l'y ramenaient de temps en temps. Madame de Santis, par exemple... est une amie d'enfance... puis elle s'intéresse à mademoiselle de Sancenau, qu'elle voudrait justement tirer de la fausse position où elle est. Cependant, avant peu elle en aura fini avec cette société.

OLIVIER. — Comment?

RAYMOND. — C'est un secret; mais d'ici à quinze jours vous apprendrez une grande nouvelle.

SCENE X.

LES MÊMES, MARCELLE.

MARCELLE. — Monsieur de Nanjac, madame d'Ange vous demande; elle désire vous parler. (*Raymond sort.*) Ne vous en allez pas, monsieur de Jalin, j'ai à causer avec vous.

OLIVIER. — Mademoiselle.

MARCELLE. — Vous avez été sévère pour moi tout à l'heure; vous m'avez fait pleurer, que vous avais-je fait?

OLIVIER. — Rien, mademoiselle.

MARCELLE. — Ce n'est pas la première fois que vous me traitez mal. Je sais que vous avez une mauvaise opinion de moi; on me l'a dit.

OLIVIER. On vous a trompée.

MARCELLE. — Et cependant, autrefois, vous n'étiez pas ainsi pour moi; au contraire, vous trouviez souvent une bonne parole à me dire. Je croyais presque à votre amitié. Vous n'étiez pas heureux du côté de votre famille; vous m'en aviez fait la confidence... J'avais aussi mes chagrins. Il aurait dû y avoir sympathie entre nous. Pourquoi m'en voulez-vous à présent? Quelle action peut-on me reprocher?

OLIVIER. — Cette sympathie d'autrefois, mademoiselle, vous me l'inspirez toujours. Seulement...

MARCELLE. — Oh dites!

OLIVIER. — Eh bien! il faut qu'une jeune fille soit jeune fille, et ne s'occupe que des choses qui sont à la portée de son âge. Or, il y a des moments où votre conversation m'embarasse. Je ne saurais que vous répondre. J'ai donc quelquefois déploré de vous voir élevée dans un monde comme celui où nous sommes, et de vous entendre parler de choses dont vous parliez tout à l'heure.

MARCELLE. — Alors, votre sévérité était de l'intérêt; merci. Vous avez raison dans vos reproches; mais comment faire? Ce monde où je vis, je ne puis le quitter. Je n'ai plus de père, je n'ai plus de mère. Le langage que je parle est celui que j'entends depuis quatre années... Peut-être n'est-ce pas un malheur que j'aie vécu dans ce monde? En voyant tous les jours où une femme peut arriver à la suite d'une première faute, j'ai appris à ne pas commettre cette faute.

OLIVIER. — C'est vrai!

MARCELLE. — Mais cela ne suffit pas, à ce qu'il paraît, pour l'avenir surtout. Eh bien! puisque vous vous intéressez à moi, monsieur Olivier, je vous demande un conseil.

OLIVIER. — Oh! parlez, mademoiselle.

MARCELLE. — Une fille comme moi, sans famille, sans fortune, sans autre protection qu'une parente comme madame de Vernières, élevée dans le monde où je me trouve, si elle veut se soustraire aux influences, échapper aux suppositions, résister aux mauvais conseils et au découragement, comment doit-elle s'y prendre?...

Vous ne répondez rien?... Vous pouvez me plaindre, me blâmer même, vous ne pouvez pas me conseiller... Pourrai-je dire maintenant que je ne suis plus une petite fille?

OLIVIER. — Pardonnez-moi.

MARCELLE. — Je fais plus que vous pardonner, je vous remercie de m'avoir ouvert les yeux avant qu'il soit trop tard. Seulement, je vous demanderai, quoi qu'il arrive, si vous entendez dire du mal de moi, de me défendre un peu, et je promets, en échange, de trouver le moyen de rester une honnête femme. Je rencontrerai peut-être un jour un honnête homme qui m'en récompensera. Au revoir, monsieur Olivier. — Au revoir et merci. (*Suzanne entre.*)

SCENE.

LES MÊMES, SUZANNE.

SUZANNE. — Je vois avec plaisir que la paix est faite.

MARCELLE, *sortant.* — Oui, et j'en suis bien heureuse.

OLIVIER. — Etrange fille!

SUZANNE, à Olivier. — Elle vous aime.

OLIVIER. — Moi?

SUZANNE. — Il y a longtemps.

OLIVIER. — Eh bien! on apprend tous les jours quelque chose.

SUZANNE. — Ainsi, moi je viens d'apprendre qu'on ne peut pas compter sur votre parole.

OLIVIER. — Parce que?

SUZANNE. — Parce que vous ne m'avez pas tenu l'amitié que vous m'aviez promise.

OLIVIER. — Qu'ai-je donc fait?

SUZANNE. — Monsieur de Nanjac vient de me répéter votre conversation.

OLIVIER. — Je n'ai pas parlé mal de vous.

SUZANNE. — Ceci est une subtilité. Dire à monsieur de Nanjac ce que vous lui avez dit, c'eût été lui dire du mal de moi, si, à tout hasard, je n'avais pris les devants.

OLIVIER. — Que vous importe, puisque vous n'aimez pas monsieur de Nanjac?

SUZANNE. — Qu'en savez-vous?

OLIVIER. — Vous l'aimez?

SUZANNE. — Je n'ai pas de comptes à vous rendre.

OLIVIER. — Peut-être.

SUZANNE. — Alors, c'est la guerre?

OLIVIER. — Va pour la guerre.

SUZANNE. — Vous avez des lettres de moi, je vous prie de me les remettre.

OLIVIER. — Demain, je vous les rapporterai moi-même.

SUZANNE. — A demain, alors.

OLIVIER. — A demain!

ACTE TROISIÈME.

UN SALON CHEZ MADAME D'ANGE.

SCÈNE PREMIÈRE.

SUZANNE, SOPHIE.

Suzanne, à Sophie. — Mon notaire n'est pas encore venu?

Sophie. — Non, madame.

Suzanne. — Je vais sortir; si quelqu'un vient, vous prierez de m'attendre.

Sophie. — Mademoiselle de Sancenau.

Suzanne. — Faites entrer...

(*Marcelle entre, Sophie sort.*)

SCENE II.

SUZANNE, MARCELLE.

Suzanne. — A quoi dois-je votre bonne visite, chère enfant?...

Marcelle. — Je ne vous dérange pas?...

Suzanne. — Vous ne me dérangez jamais. Vous savez que je vous aime, et que je serais heureuse de vous être agréable. De quoi s'agit-il?...

Marcelle. — Vous pouvez beaucoup pour moi.

Suzanne. — J'écoute.

Marcelle. — vous avez une grande influence sur monsieur de Thonnerins!

Suzanne. — Il veut bien avoir quelque amitié pour moi.

Marcelle. — Il y a quatre ou cinq ans, il avait offert à ma tante de me prendre chez lui et de me faire élever auprès de sa fille, à qui il eût voulu donner une compagne de son âge.